

La langue : infatigable travail de la mémoire

Mohammed SEFFAHI *

**La langue, la mémoire :
deux facettes d'une même
pièce. Quand l'une est en
manque, l'autre souffre d'un
risque d'éclipse.
"Mes parents parlent en
arabe entre eux mais pas
avec moi" dit A.
Epreuve d'un
trou énigmatique interne.**

Ce qui touche à la question de la langue est le sens même de l'être au suprême degré. Le fait qu'un être humain parle d'abord une langue plutôt qu'une autre, n'échappe pas à l'infatigable travail de la mémoire : celui de la langue comme traces. Traces présentes qui rappellent à celui qui est étranger qu'aucun être n'est jamais "tout à fait à sa place".

Présentant et (re)présentant l'absence, la mémoire ré-active le temps entre un passé et un "pas assez" et donne ainsi à l'étranger une responsabilité sur ce passé : celle de le parler.

Avec A., une discussion s'installe, on est assis dans un face à face pour évoquer la relation la plus ordinaire : celle de parler à quelqu'un.

Rapport à la langue, rapport à ma langue.

"J'ai 24 ans, je suis né en France ; euh... sur la question de la langue, il est évident que je parle en français non seulement avec mes parents, mais aussi avec les personnes que je rencontre, mes parents m'ont toujours incité à parler en français depuis que je suis petit, je n'ai pas eu d'apprentissage de la langue arabe.

Mon problème c'est qu'actuellement, euh... j'ai envie de retrouver, de discuter avec mes parents en arabe, mais je ne sais pas parler en arabe, ce que je trouve paradoxal, c'est que j'ai toujours été en Algérie pendant les vacances, le problème que j'ai rencontré à ces moments-là, c'est que je parlais toujours en français, ça m'a

complexé, on m'a dit que je suis un Arabe, et je ne parle pas l'arabe. Depuis un an, j'apprends l'arabe. J'essaie de parler arabe non pas avec mes parents parce que c'est difficile, mais avec des gens que je connais à l'extérieur, il y a des difficultés à construire des phrases. Au départ, c'est difficile, j'arrive à un stade où j'arrive à parler l'arabe, euh... l'arabe dialectal, parce que je fais la différence avec l'arabe littéraire... avec les amis je ne parle que l'arabe dialectal.

Au fond et dans les faits, je n'ai pas besoin de l'arabe en tant que tel, pour moi c'est un retour vers ma vraie nature, je suis français mais j'ai une partie étrangère qui est en moi, je suis un arabe aussi, c'est une volonté de retour aux sources, j'ai souvent l'occasion d'aller en Algérie, j'aime parler en arabe avec les gens, c'est un défi que j'ai à faire avec mes cousins et les autres amis. Par rapport à mes parents, ça vient du fait que je ne discute qu'en français, c'est très difficile, euh... je sais, ... c'est peut-être que ça vient du fait, ... moi avec mes parents... j'ai de bons rapports, mais c'est des rapports distants par rapport à la langue arabe, et voilà... mes parents parlent en arabe entre eux mais pas avec moi ; mes parents ne m'ont jamais incité à parler en arabe, ils avaient envie que je réussisse d'abord en français à l'école, c'est un souci de réussite scolaire, l'incitation à parler en arabe est venue en retard.

Mon rapport à l'apprentissage de l'arabe est une motivation personnelle, une réflexion personnelle sur moi-même, cette envie d'apprendre l'arabe est inscrite à l'intérieur de moi. Au départ, c'est quand je me retrouve tout seul à la maison,

* Sociologue
Formateur à l'ARAFDES

je voulais apprendre l'arabe, et puis j'ai essayé d'écouter mes parents et de les imiter sans qu'ils fassent attention, j'ai rencontré des Algériens pour discuter avec eux en arabe, c'est une façon de comprendre les autres et de me comprendre.

Au départ, je pensais... c'était la prononciation des mots, je n'avais pas pour habitude de parler l'arabe, ce manque d'habitude m'a posé problème. Avec le temps, j'ai finalement accédé à la prononciation. Mon handicap aujourd'hui c'est le manque de vocabulaire.

La langue proche de moi ?

Sans hésitation c'est l'arabe. C'est un ressenti intérieur, cela fait partie de ma personnalité. L'arabe dialectal surtout... Le francarabe ne me convient pas du tout. Je vis en France, je suis bien en France. La langue française me permet de discuter à

l'extérieur, de comprendre et de faire comprendre ce que je veux dire ; l'arabe complète ma personne, réveille en moi ce que je suis.

Je rencontre pas mal de personnes comme moi, des jeunes et des moins jeunes, mais qui ne parlent pas bien la langue arabe, c'est une difficulté importante.

En conclusion, je dénonce un petit peu le fait que dans la société française on essaye de nous couper de nos racines. Aujourd'hui, c'est difficile d'accepter la langue arabe par exemple dans l'espace public. Il n'y a pas beaucoup de cours d'arabe. Il n'y a pas beaucoup d'espace d'apprentissage de la langue arabe."

Si la langue "arabe" qu'on peut qualifier de langue maternelle fait signe ici, ce signe est dépositaire d'une mémoire "ré-

paratrice" d'une blessure et comme toute blessure n'est pas bonne à "exposer", la mémoire menace de s'éclipser. Mais, cette "envie de retrouver, de discuter avec mes parents en arabe" fait de la langue première le rappel vigilant de cette mémoire.

Ce qui est manifesté ici n'est pas seulement "apprendre à parler l'arabe", c'est l'acceptation d'en être complice, une sorte de conciliation avec "soi", conciliation déjà là, comme s'il s'agissait simplement de se préparer à ce qu'on est déjà.

L'expérience de la langue est une épreuve. Une épreuve qui n'est pas seulement celle, feutrée, des intimités, mais celle de ce lieu "ultime" qui est la mémoire. C'est dans ce lieu que "le devoir être" est une tâche à accomplir. ■

